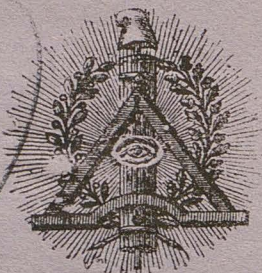


Cote 490

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ



---

DE PAR LA MÈRE DUCHESNE

# ANATHÈMES

TRÈS-ÉNERGIQUES

CONTRE LES JUREURS,

OU

## DIALOGUE

*Sur le serment et la nouvelle constitution du Clergé, entre M. Bridoye, franc parisien, soldat patriote ; M. Recto, marchand de livres, ou tout simplement bouquiniste ; M. Tournemine, chantre de paroisse ; et la mère Duchesne, négociante à Paris, autrement dit, marchande de vieux chapeaux.*

---

La scène se passe à Paris, dans un cabaret, rue de la Savonnerie, à l'enseigne de la vérité.

---

*La mère Duchesne.* HE ! d'où venez-vous donc, M. Recto, si chargé ?

*M. Recto.* Ah ? ne m'en parlez pas, je suis désolé.

*La mère Duchesne.* Pourquoi donc ? Est-ce que vous avez fait un mauvais marché ?



*M. Recto.* Non pas , les livres sont aujourd'hui presque pour rien ; mais par la raison qu'il y a beaucoup de vendeurs et très-peu d'acheteurs, tout cela reste à pourrir dans nos magasins , et je passe souvent des journées entières , sans étrenner d'un sol.

*La mère Duchesne.* Ma foi ! t'nez , c'est pour nous t'retous la même chose. Depuis c'te damnée révolution , un tas de pauvres bougresses qui m'appellions ci-devant ben haut , pour m'acheter queuqu'chose , s'en venont aujourd'hui tout doux minette , me faire chit-chit , pour me vendre leux derniers haillons , qu'elles n'osons porter à c'foutu mont-d'piété. Diable m'emporte , j'ai honte de leux acheter , que j'vois qu'ça n'a pas seulement une chemise pour couvrir son pauvre cul ; mais c'qui me fait enrager , c'est d'voir la plus part de ces gueusasses-là acheter de toutes ces bougreries qu'on crie dans les rues ; et puis applaudir , et que j'sommes libre ! la belle foutue liberté d'chien.

*M. Recto.* Allons , la mère , ne parlons pas de tout cela , car il y a de quoi tourner le sang. Tenez , je suis las ; entrons dans ce cabaret , nous boirons chopine. (*ils entrent.*) Garçon , chopine à Madame !

*La mère Duchesne.* Ah ! M. Recto , vous êtes ben honnête. Hé mais ! v'là le compère



Tournemine ! ma foi ! c'est ben rencontré. T'nez M. Recto, boutons-nous à la même table, avec la permission de M. le militaire cependant, qui me paroît d'la compagnie.

*M. Bridoie (en se levant).* Bien de l'honneur pour moi, assurément !

*M. Tournemine (avec sa grosse voix.)* Va, n'bouge pas, c'est ma commère, (à la mère Duchesne) pargué vous avez eu bon nez, qu'dentrer ici. Ça m'fait grand plaisir. Tout du moins vous allez m'donner un moment d'joyeuseté.

*La mère Duchesne.* Hé quoi ! compère, qu'est-ce qui y a de nouveau, que vous avez l'air tout rêveur ? Allons, buvons t'un coup, et pas d'chagrin. Le bon Dieu est plus fort que le diable.

*M. Bridoie.* Madame parle-là, comme una personne conséquente, et qui a de la connoissance. Vas, mon ami Tournemine, nous en viendrons à bout. Avec votre permission, madame, que je me fasse l'honneur de boire à votre santé, ainsi que de monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître. (à *M. Tournemine.*) A ta santé camarade.

*M. Tournemine.* Hem . . . . Tout ça est ben aisé à dire. J'bois ben volontiers un coup.



N'faut pas d'curedent pour ça ; mais c'est qu'foutre, je crois que j'n'en aurai plus besoin.

*La mère Duchesne.* Comment morguenne ! est-ce que vous n'avez-pus votre place ?

*M. Tournemine.* He ! ne savez-vous pas que not' curé et tous ses bourges de calotins ont refusé de prêter c'serment, et que j'crois qu'is'ont l'diable au corps avec leux conscience, que je n'y entends goutte ; qu'i sont tous partis ; que la paroisse va être supprimée, et moi . . . . Quoi enfin , j'suis foutu-là , et n'sais que devenir.

*M. Bridois.* C'est-il pas bien terrible ça , Madame ! oh ! si je les tenois tous là sur le carreau , maintenant que je sais la guerre , je vous les enfilerois tous , comme des mouches , avec ma bayonnette , qu'il ne s'en releveroit pas un , non. Qu'est-ce qu'ils viennent nous chanter avec leur conscience ? Croyent-ils pas nous attrapper ? Oh ! le tems passé n'est plus ; nous savons tout maintenant. Ils voudroient bien exciter une guerre civile , pour faire une contre-révolution , et reprendre notre bien ; mais c'est que la Bastille es prise aussi. J'y étois , oui , tel que vous me voyez , et ils ne nous mènerons pas comme ça.

*La mère Duchesne.* Ma foi , compère ,



j'sommes ben fâchée qu'vous perdiez vot' place , et si pourtant ça n'est peut-être pas encore fait. Malgré tout, je n'dis pas encore comme Monsieur, et loin de blâmer les prêtres qui ne prêtons pas le serment ; j'dis moi qu'ce sont d'honnêtes gens, et que tous ceux qui l'font sont d'foutus mâtins d'apostats, qui faussent leux premier serment pour la guenlle : c'est entendu, qu'en dites-vous, M. Recto.

*M. Recto.* Il est vrai qu'on leur fait jurer de maintenir une constitution qui détruit l'autorité spirituelle de l'église, et les rendroit schismatiques s'ils s'y conformoient.

*La mère Duchesne.* C'est parler comme un livre ça ; à la bonne heure.

*M. Bridois.* Vraiment oui des livres ! aristocrates, et que foncièrement on ne devrait pas souffrir. C'est la Nation qui ordonne ce serment-là, et il faut que l'église se soumette tout comme moi. Ne veulent-ils pas encore avoir des privilèges ?

*M. Tournemine.* Et pis quoi ? qu'est-ce que y a qui attaque la religion dans tout ça ? N'dira-t-on pas toujours la messe et les vêpres ? c'est i pas tout ce qu'i faut ?

*La mère Duchesne.* Ouais, compère ! y m'parôit qu'en sais long, toi aussi, avec



ta messe et tes vêpres. Pargu'ne, je n'suis qu'une femme, et je n'suis pas dévote, foutre ; mais je sais ma religion, et j'dis qu'ça n'suffit pas. Quoi ! n'y a-t-i pas sept sacremens ? N'faut-il pas toujours prêcher, marier, confesser ?

*M. Bridoie.* Bas ! confesser. Ce n'est qu'une invention des calotins, qui veulent tout savoir ; et je sais de bonne part que l'assemblée nationale doit abolir tout cela. Oh ! qu'on ne nous en conte plus comme autrefois.

*La mère Duchesne.* V'là-t'i pas encore un bougre d'impie qui n'croit rien, foutre ? Hé bien, qu'elle s'en avise d'abolir tout ça ; nous verrons c'te gueuserie-là : et j'dis, moi, qu'on n'doit pas toucher à la religion, pisque c'est Dieu qui l'a faite, ou n'y en a pas du tout, parce que ce qui dépend du caprice d'un chacun, n'est qu'une foutaise.

*M. Bridoie.* Hé mais, n'vous fâchez pas. On n'dit pas qu'il faille détruire la religion.

*La mère Duchesne.* Pargué non ; mais on veut l'arranger à sa mode, et j'dis que ce que l'bon Dieu a fait une foi, n'a pas besoin d'être raccommo'dé par des hommes, et qu'on doit faire sa religion, comme on nous l'a apprise de tout temps ; et qu'si l'assemblée nationale touche à ça, ce sont de foutus gueux.



*M. Tournemine.* Mais, commère, on n'y a pas encore touché.

*M. Bridoie.* Quoi ! est-ce que ces aristocrates d'évêques n'auront plus des cent mille livres de rente pour venir éclabousser le pauvre peuple ; qu'ils n'auront plus de belles voitures, de belles maisons de campagne pour se divertir ; tout cela ne touche en rien les *dogues*.

*M. Recto (à part).* Les *dogues* pour les *dogmes* ! Pauvre imbécille !

*La mère Duchesne.* Vraiment, c'n'est pas d'ça que j'parle, quoique j'n'en aurons pas un sou de plus, foutre, et qu'on auroit pu seulement les forcer à rester chez eux, et à faire pus d bien aux pauvres. Mais c't'assemblée vous a tripoté tous ces évêchés, qu'on n'y connoît pus goutte. Chacun auparavant avoit son troupeau ; à présent, y en a qui sont tout-à-fait foutus ; y en a qui sont changés d'place. Ils ont pris un morceau à c'tici pour donner à c'tilà ; et que tout ça est un galimathias d'chien, qu'alle n'avoit pas droit d'faire ; et que si j'demeurois toujours à Versailles, je m'foutrois de c'bougre qu'ils ont mis là pour évêque, et que j'm'adresserois toujours à Paris. C'est vrai, comme je l'dis, foutre.

*M. Bridoie.* Mais bien du contraire.



C'est une chose certainement très-conséquente que l'assemblée a fait là. Chaque département, voyez-vous, a son évêque. Cela n'est-il pas mieux dans la convenance de la convention de la chose, que d'avoir un p'tit évêché par-ci, un gros par-là, et que ces gens-là détruiraient tôt ou tard la constitution ? Dites-moi : qu'il y ait un évêque là ou là ; que son terrain ait une lieue de plus ou de moins, qu'est-ce que ça fait ? N'est-il pas toujours évêque ? Il n'y a de différence que dans la démarcation.

*La mère Duchesne.* Défalcation ! y n'savent que ça, avec tous leux bougres de mots que je n'y entendons rien, qu'ils ont forgés pour nous endormir. Mais c'que j'sais ben, et que j'vois dans ma magnère, c'est que c't évêque n'est pas l'pasteur, comme qui diroit d'la terre du pays où il est, foutre, ni des pierres qui font les maisons. Que l'curé d'mon village, comme tout autre, n'est pas l'curé des choux que j'plantions, ni des vaches que j'menions paître ; mais qu'il est l'pasteur des hommes qui sont là, où qu'on l'a bouté, pour prêcher, administrer, enfin, faire faire sa religion à un chacun. Et moi, qu'j'ai eu mon beau frère qu'étoit curé dans c'te basse Normandie, et qu'j'ai vu tout ça ; j'sais ben qu'pour être curé, i faut que c't homme ait tous ses parchâts ben en règle, et que sans ça, tout c'qui fait n'vaut pas un foutre. Or ; j'dis,



moi, que c'n'est pas à c't'assemblée à li donner tout ça, et que c'ti-là qui dit l'contraire, est un mâtin d'hérétique. Qu'en dites-vous, M. Recto ? Parlez.

*M. Recto.* En vérité, la mère, vous parlez comme un prédicateur. Je dis que vous avez raison ; car le pouvoir qu'exerce un évêque, un prêtre qui annonce la parole de Dieu, qui donne l'absolution, qui marie, et le reste, est un pouvoir tout divin, qui ne peut pas venir des hommes, et qui doit être soumis à l'autorité de l'église que notre Seigneur a établie pour le représenter. Et quand l'église a marqué une fois aux évêques et aux prêtres d'aujourd'hui la place où chacun d'eux doit faire tout cela, il n'appartient qu'à elle de les envoyer ailleurs, ou de les interdire tout-à-fait.

*La mère Duchesne.* Hé bien, M. le National, qu'avez-vous à dire à ça ?

*M. Bridoie.* Je dis que, foncièrement, monsieur est sciencé, et qu'il a du principe. Mais, par la considération de la chose que c'est l'église qui doit mettre les évêques et les prêtres là où ils sont, et que l'assemblée nationale n'est pas en droit de les déranger, je dis que cet objet-là n'est pas vrai.

*La mère Duchesne. (en frappant sur la table.)* Et je soutiens qu'c'est vrai, moi, foutre.



Répondez-moi un peu ; tous ces gens-là à vingt et une livres par jour ont-ils le pouvoir de prêcher , de marier , d' nous donner des dispenses ! Si j'voulions avoir l'absolution , irions - nous nous adresser à Mirabeau , Chab... Chab.....our , Chab...ert , Chab..... : aidez-moi donc , monsieur Recto.

*M. Recto.* Chabroud.

*La mère Duchesne.* Ah : oui , Chabroud ; c'est qu' je me souviens de c' Chabert qu'a été rompu vif y a queuqu' s'années à Paris ; qu' c'étoit un grand bougre de gueux , et qu' Chabroud , Chabert ça se ressemble beaucoup. Hé ben , j'irois m'adresser à lui pour avoir l'absolution ? Ça feroit une belle gueuse d'absolution ! absolution du diable , foutre !

*M. Bridoye.* J'avoue que ces Messieurs n'ont pas le pouvoir de faire tout cela.

*La mère Duchesne.* Hé ben , foutre ! si n'ont pas pouvoir de faire tout ça eux-mêmes , peuvent-ils le donner à d'autres ? Quel bougre de manége ça feroit ! Ça , quand i diront à un évêque ou à un curé , c'est tout d' même ; vous qu'aviez votre ouvrage à faire depuis cet'endroit , jusqu'à cet'autre ; votre part ira à présent jusqu'à deux lieues pus loin ; n'est-ce pas comme si l'y disoient qu'i l'y donnent puissance de marier , d' prêcher tous ceux qui sont dans ces deux



lieues là ? Foutre , faut pas avoir lu dans les gros livres pour voir ça.

*M. Bridoye.* Si cependant c'étoit néanmoins le roi qui faisoit ci-devant les évêques , et bien des ci-devant seigneurs qui faisoit leur curé. On souffroit ça pourtant.

*M. Recto.* C'est-à-dire , c'étoit le roi qui présentoit des sujets au pape , pour les faire évêques ; comme c'étoient les seigneurs qui présentoient aux évêques ceux dont ils voulaient pour curés ; mais c'étoit toujours le pape ou l'évêque qui leur donnoit lui seul le pouvoir de faire tout ce que dit la mère Duchesne ; et ils auroient pu les refuser , si ceux qu'on présentoit n'avoient pas tout ce qu'il falloit pour cela.

*M. Bridoi.* Mais j'ai lu dans un papier imprimé , et par conséquent c'est vrai , que c'étoit le roi , ci-devant , qui faisoit les évêchés , ou les partageoit , ou bien qui en mettoit quelquefois là où il n'y en avoit pas du tout.

*M. Recto.* C'est-à-dire , le roi témoignoit là-dessus son desir au pape , qui , après avoir examiné la chose , la trouvant appuyée sur de bons motifs , accorderoit au roi sa demande ; et ensuite le roi donnoit ses ordres en conséquence par des lettres-patentes ; ainsi c'é-



toit vraiment la puissance ecclésiastique qui décidait.

*La mère Duchesne.* J'avois donc raison , foutre , de dire ce que j' disois. Hé ben , pisque c'est comm' ça , cet' assemblée a donc fait pus qu'i ne pouvions ; i s'ont pris au pape ce qui l'i appartenoit , et ce sont d' foutus schismatiques ; et tous ces prêtres qui faisons serment d' soutenir tout ça , sont des bougres , et qu' je n' voudrois pas tant seulement entendre leux messe , foutre.

*M. Tournemine.* Que diable , pendant qu' vous vous égosillez-là , avec tout ça nous ne buvons pas. Hem... hem... j'ai le gosier sec comme du parchemin , diable m'emporte.

*La mère Duchesne.* A la bonne heure , buvons , et laissons-là tous ces jean-foutres , avec leur serment d' chien.

*M. Tournemine* , ( après avoir bu ). Ah ! vive ça , tout du moins , ça vous gratte tout en douceur ; on sent par où ça passe. Hem...

*La mère Duchesne.* A not' santé ; car tous ces voleurs-là , avec leux geuse de constitution , nous feront mourir , j' crois.

*M. Bridoie* ( à M. Tournemine ). Mais dis-moi , mon ami , n'est-ce pas que c'est une



belle chose que toutes ces élections que nos législateurs ont établies pour les évêques et les curés ?

*M. Tournemine.* Je m' fous ben d' ça , moi , si j' n'ai plus de pain.

*M. Bridoie.* Va, ne t'inquiète pas, t'en aura.

*La mère Duchesne.* Oui, au bout d'une fourche, foutre ?

*M. Bridoie.* Mais enfin quand c'étoit le despotisse qui faisoit les évêques et tous ces gros abbés, on n'avoit que de ces gueux d'aristocrates qui mangeoient tout, et qui auroient avalé la nation s'ils avoient pu ; au lieu qu'a présent, c'est le peuple qui va choisir tout ça, et que nous n'aurons pour évêques et curés que de bons patriotes. Et puis n'est-ce pas bien de l'honneur pour nous, que de nommer comme ça des curés et des Evêques ?

*La mère Duchesne.* Avec vot' foutu honneur de chien, et vot' despotisse, et vos patriotes, vous m'ennuyez. j'dis moi qu'tout ça est encore de la foutaise. Quand c'étoit le roi qui nommoit les évêques, et qu' les curés étoient faits par ceux à qui ça appartenoit, hé ben, j'avions marchandise mêlée. Y en avoit de manvais ; mais y en



avoit aussi d'ben bons , et pus qu'on ne pense , et qu'étions ben chariiables et ben pieux , et qui n'faisions de mal à personne , au lieu qu'à présent , avec leux bougres d'élections , ça n'va pus être que d'la foutue racaille , et qu'i suffira qu'un bougre ait prêté ce matin de serment , pour qu'i soit élu ; et y en a qui feront les cinq cens mille diables , et qui vous caponneront la gueusasse pour parvenir , et qui donneront d'l'argent , et feront un tas de chiens d'métiers , et qui n'vaudront pas l' manche d'une étrille , et j'dis encore que cet'assemblée qui s'mêle de tout , hors de nous procurer de l'argent et de l'ouvrage , ne devoit pas fou rer son nez là dedans. Rien d'pus vrai qu'ça , foutre.

*M. Bridoie.* Mais , si vous parlez toujours , je ne pourrai plus rien dire.

*La mère Duchesne.* Hé ben parles donc , bougre.

*M. Bridoie ( à M. Recto ).* Tenez-vous , Monsieur , qui avez lu dans les livres , et qu'on voit que vous êtes un homme dont auquel que vous avez du fondement ; n'est-il pas vrai que zes élections valent mieux que quand ça se faisoit , vous m'entendez , que c'étoit la cabale aristocrate ? et que d'ailleurs , comme je l'ai lu dans M. Audouin , que je crois que j'en ai encore une



feuille dans ma poche , comme par lequel que l'assemblée nationale a remis ce qui se pratiquoit dans la chose de la primitive église.

*M. Recto.* Il est vrai que les évêques se nommoient autrefois par élection ; mais cela ne se faisoit pas du tout de la manière dont l'assemblée l'a décrété. Les évêques consultoient seulement le peuple de l'église vacante. Le peuple témoignoit son approbation en faveur de celui qui paroïssoit le plus digne , et le clergé prononçoit. Quelques fois dans ces heureux tems, Dieu lui-même décidoit le choix par quelque miracle ; mais dans la constitution faite par nos législateurs, le clergé n'est pour rien dans ces élections , à moins que par hasard il ne se trouve quelques ecclésiastiques au nombre des électeurs , et cela peut fort bien ne pas arriver , puisqu'on n'est pas obligé d'y en admettre. Pour les curés , ils n'ont jamais été établis par élection. Pendant très-long-tems ils furent tous nommés par les évêques seuls. Ainsi il est faux que l'assemblée nationale ait rétabli en cela l'ancienne pratique de l'église. Cet ouvrage est tout entier de nos législateurs.

*La mère Duchesne.* Ah ! mon pauvre Bri-  
doie , j'crois qu'pour c'te fois , te v'là  
foutu enfin.



*M. Bridoie.* Je sais bien que je ne suis pas dans le cas de m'expliquer aussi sciemment que monsieur. Mais enfin nous ne sommes plus dans ce tems-là, et que je crois toujours que ce que l'assemblée a fait, c'est ce qu'on étoit dans le cas de mieux faire pour la chose d'à-présent; et que le tems est venu que c'est le peuple qui doit être dans le cas de tout faire.

*La mère Duchesne.* Voyez-moi c'foutu perroquet à foin, si ça n'a pas l'diable au corps! Mais dis-moi, bougre, car ça m'mange les sens : est-ce que tu connois les qualités qu'i faut pour un évêque? V'là une douzaine de prêtres, je suppose, dont on parle, pour en choisir un : sauras-tu distinguer quel est le meilleur de tous, foutre!

*M. Bridoie.* Mais entendez donc que ce n'est pas moi qui ferai cela; ce seront ces messieurs les électeurs que nous avons nommés, et qui sont des gens qui ont de la judicature, et qui sentent la portée de la chose d'un chacun.

*La mère Duchesne.* Vraiment oui! des tailleurs, des perruquiers, d's'épiciers, d's'apothicaires, des paysans! V'là d'biaux foutus juges de chien, pour juger du mérite qu'i faut pour un évêque! Des procureurs, d's'avocats! un tas d'foutus gueux qui font tout pour d'l'argent, et qu'ça vous rançonne  
le



le pauvre monde ! et pis quoi qu'on dit encore ? D's'huguenots , des juifs ! v'là une belle foutue ripopée d'chien pour faire un évêque , un curé ! Dis-moi un peu ; i viendra un calottin , pisque calottin y a , qu'est un mâtin d'hypocrite , qui ira caliner tous ces gens-là à mains jointes , et qui vous a l'air de manger les saints : i croiront faire là une belle trouvaille ; et ce ne sera qu'un foutu gueux. En viendra un autre qui jappera comme un chien de basse-cour , comme ce Fauchet , qu'a l'air d'un diable dans un bénitier , quand i prêche , et qu'on ne comprend rien à c'qu'i dit ; i vous leux tournera la tête à tous , pour être élu ; et si pourtant c'n'est qu'un bougre à qui je n'me fierois pas , foutre. Y en a d'autres qui donneront de l'argent....

*M. Bridoie.* Ah ! la comère , permettez que je vous dise que vous insultez là ces messieurs bien mal-à-propos , que de croire qu'ils soient dans le cas de recevoir de l'argent pour donner leurs voix.

*La mère Duchesne.* Oui , de l'argent , et je n'm'en dédis pas , foutre. Vraiment , t'nez donc ! comme si c'n'étoit pas l'argent qui fait tout à présent. Palsanguenne , je n'sommes pas si gnoles. Crois-tu pas me faire prendre mon cul pour mes chausses ? Oui-dà ! ces biaux messieurs ! croyez donc qu'un bougre de Juif ( et y en a de ben des façons )



sera trop délicat pour tendre la main. Allons , j't'en foutis , père Boutin : Vas-t'en compter ça à d'autres , bougre.

*M. Bridoie.* Mais enfin , est-ce que ce clergé est plus dans le cas de ne se pas tromper pour cela que d'autres ?

*La mère Duchesne.* La belle chienne de question ! C'est comm' si tu m'demandois si M. d'la Fayette se connoît mieux en officiers et en soldats , que l'compère Tourne mine , qui n'a jamais fait que gueuler sus du parchemin. Quel foutu conte ! est-ce que ces prêtres ne s'connoissent pas mieux entre eux qu'les autres ? C'est leux métier , et j'ons toujours oui dire : chacun son métier , les vaches sont bien gardées , foutre.

*M. Recto.* Il est certain que cette méthode d'élections , par la manière dont elle est combinée , n'est pas faite pour donner à l'église de meilleurs pasteurs qu'auparavant. Au contraire , par les raisons que vous venez d'apporter les inconvéniens de l'ancien régime , loin d'être détruits , seront accompagnés d'autres nouveaux encore plus grands.

*La mère Duchesne.* Diable m'emporte , monsieur Recto , vous n'sauriez croire combien j'ai d'aise de voir que vous pensez comme moi. Je n'suis foutre pas si retord que vous dans l'capablement ; mais ça m'fait voir tout



du moins que j'raisonne un tantinet, et peut être mieux qu'ben d'autres, qui voulons faire le s'entendus, et qui n'sont que d'foutues bêtes; et qu'si toute cette bougrerie-là tient long-tems, la religion est foutue, c'est moi qui l'dis.

*M. Bridoie.* Il est certain, Madame, qu'il faut en convenir, que vous avez dans l'esprit bien du débouché.

*M. Tournemine (se reveillant et se frottant les yeux.)* Ah! parguennie j'entends ça, qu'i faut déboucher c'te bouteille-là; tout aussi ben j'mendormois.

*La mère Duchesne.* T'araison, compère, verse nous toi . . . . . Prends donc garde, foutre, tu mets à côté.

*M. Tournemine.* Ah! pardon; c'est que . . . . parlant par respect . . . . j'ai . . . la main qui me tremble.

*La mère Duchesne.* Comment bougre! est-ce que t'es déjà saoul? Bon Dieu queux misère! i faut pourtant voir c'que nous allons faire de toi. Si tu reste-là comme un foutu chian culotte, qu'est-ce qui te donnera à manger?

*M. Bridoie.* Oh! la nation ne le laissera pas manquer.



*La mère Duchesne.* Que l'diable te caracolle encore avec ta foutue nation ! montre-la moi donc c'te nation qui donne du pain , lorsque j'vois qu'tout le monde en manque , excepté les gueux.

*M. Bridoie.* Mais c'est pour dire l'assemblée nationale , la ..... municipalité.

*La mère Duchesne.* Bougre d'innocent ! l'assemblée nationale ! la municipalité ! t'appelle ça la nation ! nation d'loups , foutre.

*M. Bridoie.* Ce n'est pas foncièrement la nation ; mais les représentans de la nation.

*La mère Duchesne.* La belle foutue représentation d'chiens qui écrase tout l'monde ! et tant d'millions d'hommes qui sont écrasés par c'te gueuse de comédie-là , est-ce que ce n'est pas la nation ? Mais enfin c't'assemblée et tous ces municipiaux avec leux bandouillère , qu'est-ce qu'i feront pour donner du pain à ce t'homme-là , qui n'a qu'sa gueule pour vivre ?

*M. Bridoie.* On va , tout à l'heure , organiser toutes les paroises , et puis la belle paroisse Notre-Dame qui l'est déjà , et .....

*La mère Duchesne.* Organiser ! v'la encore une belle gueuse de musique , pour nous



faire danser la capucine ! voyez-moi ces bougres-là , i n'en n'ont pas eu assez que d'envoyer tous ces couvents, ces chapitres, pour prendre tous leurs biens ; et qu'pourtant tout ça faisoit vivre ben du monde , et fournissoit des messes et d's'offices les dimanches , et qu'i n'y en avoit pas de trop encore ; mais les v'là qui vous envoient faire foutre , je n'sais combien de paroisses, pour les remettre en plus petit nombre. Après ça oui , faites votre religion ! du foutre ! i faudra faire un chemin d'bougre pour trouver un prêtre et une église. Et pis qu'est-ce que c'est qu'ces prêtres qu'i vont nous foutre-là , en place des honnêtes-gens qui n'ont pas voulu jurer. C'est d'la canaille , oui , on l'voit déjà par queuqu'suns qu'i sont envoyés à différens endroits. J'ai vu , un d'ces jours , ma cousine qu'est blanchisseuse au Clos-Payen , paroisse S.-Hyppolite , qui m'a dit qu'tout l'monde avoit été révolté l'dimanche , en voyant deux d'ces gens-là qu'avient pus-tot l'air de dragons que d'prêtres , au point qu'i s'ont été obligé d'foute le camp (1).

*M. Recto.* Il est sûr que tout cela est bien triste. Pour moi je n'y saurois penser , sans frémir. Quand leur plan seroit de rendre

---

(1) L'anecdote est très-vraie. Ce scandale est arrivé à l'église S.-Hyppolite , le dimanche 23 Janv.



la pratique de la religion presque impossible aux trois quarts du monde, et de la proscrire petit à petit, ils ne pourroient pas mieux commencer.

*La mère Duchesne.* Dites-moi, Monsieux l'prêcheux de la Nation, queux mal faisoient tous ces chanoines, ces religieux ?

*M. Bridois.* Quel mal ? C'étoient des gens qui foncièrement, dans leur partie, scandalisoient tout le monde, et que ça ne faisoit pas d'honneur à la religion.

*La mère Duchesne.* Hé ! bourge d'hypocrite, tu fais-là l'bon apôtre : tu te fous ben d'ça, je crois, comme tous ceux qu't'appelle la nation. Parguene on sait qu'i s'avoient queuqu' brebis galeuses parmi eux. Falloit - i pour ça tomber sus tretous, comme un tas d'corbeaux sur une charogne ? I falloit les'obliger à faire mieux leux devoirs, et pis les laisser en pied, et j'viverions avec ces gens-là. Vraiment ! j'aime ben à voir un tas d'gre-dins qu'ça n'a pas pus de mœurs, sous vot' respect, qu'un chien en chaleur, clabauder contre la conduite des prêtres !

*M. Tournemine.* Ma foi, commère, les prêtres devrions ben vous aimer, qu'vous prenez bougrement leux parti.

*La mère Duchesne.* Vla t'i pas encore un



foutu mâtin d'ingrat ! que depuis son enfance c'est nourri par les prêtre , et qu'ça veut crier contr'eux ! c'est vrai, depuis c'te bougre de révolution , j'vois qu'ceux qui tourmentent les gens, qu'on dit aristocrates, sont pour la puspart un tas de ch napans, qu'sans ces aristocrates, ça n'auroit pas d'culotte à son cul, foutre.

*M. Tournemine.* Mais est-ce que j'en dis du mal moi ? Je sais ben qu'i se trouve de ben braves gens parmi eux. Ça voyons pourtant , où qu'vous voulez que je cherche une place ?

*M. Bridoie.* Si tu veux je m'en vais tâcher de me retourner pour afin de faire en sorte de te pousser-là où ce que je t'ai dit ce matin. Que j'ai l'honneur d'être très-connu de M. de Noue, qu'est allié vraiment de mon cousin l'asnon ; que je l'ai vu marier et trinqué à la noce avec lui, et qui est comme qui diroit de pair avec M. l'abbé Roussineau, pour être premier vicaire de la paroisse Notre-Dame, et que certainement. . . .

*La mère Duchesue.* V'là ben encore une belle foutue protection pour se gratter l'cul et mourir de faim. Oui ! n'est-ce pas c't'évêque mangué, qui se quarroit à la Magdeleine, habillé en évêque, dont i n'avoit aucun droit, et qui sembloit un manche à balais,



que tout l'monde en faisoit des gorges chaudes ? Hé ben encore foutre ! qu'est-ce qu'a dit à c'grand Nicodème là d'aller se camper-là où il est ?

*M. Bridois.* C'est en vertu des grands décrets de l'assemblée, et par ordre de Monseigneur Bailly.

*La mère Duchesne.* Monseigneur ! v'la ben pour le coup un bieu seigneur de nouvelle façon. Oh ! il a beau faire avec son carrosse et ses laquais, c'est pas encore pour lui que l'four chauffe ; mais enfin, est-ce que c'étoit à cet'assemblée, ou à ce grand dépendeux d'andouilles à mettre cet'homme-là chez Monseigneur l'archevêque, ou à Notre-Dame, sans sa permission ? Parles un peu, bougre ; comme quoi est-il bouté-là ?

*M. Bridois.* Comme premier vicaire.

*La mère Duchesne.* Hé bien ! foutre, quand un bourgeois veut prendre un garçon cheux lui pour l'aider à mener sa boutique, c'est-i pas à ce bourgeois de l'choisir, et n'peut-i pas l'envoyer quand i veut ?

*M. Bridois.* Oh ! ce n'est pas ici la même chose. C'est que ces Messieurs là sont des aristocrates, et qu'ils ont un despotisme, comme par laquelle ils feroient bien-tôt une contre-révolution.



*La mère Duchesne.* Tu mériterois que je te foutisse un tapin avec ton foutu despotisse. T'nez donc c't'archevêque qu'est bon comme le bon pain , et qu'si n'étoit pas si bon , on n'y auroit pas fait tant de sottise , et tu ose parler de despotisse ! et pis d'ailleurs , tant pus son ouvrage est difficile , et pus i faut qu'i choisisse lui-même ceux qui doivent l'aider.

*M. Recto.* Et puis une autre raison bien plus forte. C'est M. l'archevêque qui a le premier et principal pouvoir de prêcher , marier , confesser dans son diocèse , et non pas l'assemblée ni M. Bailly. C'est donc M. l'archevêque seul qui doit nommer ceux qui peuvent le représenter en cette partie , et leur transmettre ses pouvoirs. Quiconque s'ingère à faire tout cela sans son autorisation spéciale est un intrus et même un schismatique , puisqu'il tient sa mission d'un autre que de son vrai pasteur , et ainsi tout ce qu'il fait est illicite , et même nul à l'égard de plusieurs objets.

*La mère Duchesne.* Voyez un peu c'que c'est ! et j'irois voir un homme comme ça pour l'i demander sa protection ! quel diable me torde le cou pustôt , foutre. V'là pourtant de la belle bougre de besogne qu'i s'ont fait là. C'étoit ben la peine de chasser tous ces Messieurs chanoines ; que l'office se faisoit ben , que c'étoit si beau , et qu'aujourd-



d'hui i vous mettent à la place un tas de grigoux qu'ça fait peur, et qu'i sont-là quatr' pelés et un tondu pour bougonner c't'office ; et pis faut voir après tout c'chœur qu'est rempli d'une crapulité, bon Dieu ! un tas d'pouilleux, avec leux sabots, qu'on s'croit dans l'église de Bicêtre ! et on dira que ceux qui font tout ça respectent la religion ! c'est un conte, foutre. T'nez leux religion, c'est de l'argent, et quand i s'auront tout volé dans l'église, i nous tomberont sus l'corps, comme un tas de loups, foutre.

*M. Bridoie.* Mais la mère, vous criez-là, c'est vrai, un peu mal - à - propos ; puisqu'on dit que le Pape est dans le cas d'approuver tout ça, et que je l'ai lu imprimé, moi qui vous parle.

*La mère Duchesne.* Toi qui m'parle est un foutu benais, ou un bougre de gueux, v'la tout. Tu dis que l'Pape vient d'approuver tout ça ? j'n'en crois rien, foutre ; et j'suis, au contraire, par des gens pus croyables que toi, et qu'tous ces bougres qui se disons de la nation, que l'Pape n'a encore rien dit, et qu'on sait par ailleurs, qu'i n'approuve pas toutes ces foutues magnères-là. Et pis quoi ! cet'assemblée s'fou ben du Pape vraiment, puisqu'i ne veulent pas qu'on s'adresse à lui pour rien. Est-ce que ça convient foutre ? j'ai appris dans mon caté-



chisse , que l'Pape est chef visible de l'église et vicaire de Jesus-Christ sus la terre, Hé ben , ce n'est, j'crois, foutre pas pour qu'on le regarde comme un zéro en chiffre.

*M. Bridois.* Non vraiment. Mais j'ai lu aussi que l'assemblée a pour lui tous les égards qu'on lui doit , en décrétant que les évêques lui écrivent pour l'avertir qu'on les a élus.

*M. Recto.* Oui ; mais c'est plutôt une lettre de politesse qu'autre chose , puisqu'elle ne donne au Pape aucun pouvoir d'influer sur leur élévation à l'épiscopat , et qu'on ne lui laisse pas le droit de s'en mêler aucunement. C'est approchant comme si j'étois élu à quelque place dans la municipalité , et qu'à raison de notre ancienne liaison , j'en donnasse avis à la mère Duchesne par une lettre.

*La mère Duchesne.* Dites-moi , M. Recto , est-ce là vraiment tout c' que c'te bougre de constitution accorde au pape ?

*M. Recto.* Oh ! pas davantage. Je défie qu'on y trouve rien de plus en sa faveur. Il y a même un article qui lui enlève indirectement toute autre prérogative ; car il y est expressément *défendu à tout ecclésiastique, ou citoyen Français, de s'adresser, pour*



*quelque cause que ce soit , à aucun métropolitain étranger.*

*La mère Duchesne. ( à M. Bridois ).* Nom d'un tonnerre ! et tu oseras me dire que cet' assemblée ne s' fout pas du pape ! Hé ben , voyons , bougre de nation , raisonnons nous deux ; répond moi : le pape est-il vraiment l' vicaire de Jesus-Christ sus la terre , oui , ou non !

*M. Bridois.* Vraiment oui , il l'est ; car l'assemblée l'a reconnu.

*La mère Duchesne.* Comment , bougre , si l'assemblée ne l'avoit pas avoué , tu n'en conviendrois donc pas ? Mais n'importe , t'en conviens ; réponds-moi donc encore : si Jesus-christ revenoit sus terre , crois-tu qu'il auroit droit d' montrer sa puissance à cet' assemblée nationale.

*M. Recto ( à part ).* Elle le manderoit peut-être à la barre.

*M. Bridois.* Ah ! mon Dieu , l'assemblée nationale se prosternerait à ses pieds.

*La mère Duchesne.* J' n'en sais rien , foutre ! y a c' beiteux , l'évê que d'Autun , qui iroit peut-être le baiser comme Judas ; mais n'importe ça , tu dis , oui ; hé ben , dis moi à présent : un homme qui s' diroit vicaire , et qui



n'auroit pas droit de rien faire en l'absence de son curé, de c' que ce curé feroit, s'il étoit présent ; dirois-tu qu' c'est-là un vicaire ?

*M. Bridoie.* Non , sans doute.

*La mère Duchesne.* Hé ben , mon pauvre bougre , te v'la pris comme un rat qui n'a déjà pus d'queue ; i faut qu' ton assemblée nationale n'ait pas le sens d'une oie , ou qu'elle dise tout d' suite que le pape n'est pas l' vicaire

*M. Recto* ( à part ). Elle le lui reconnoisse une puis-  
voudroit bien ; sance sus les prêtres et les  
mais elle n'o- chrétiens de France , pus  
se. grande que celle de rece-  
voir une lettre , comme par laquelle on lui  
dit qu'on pense comme lui. Foutre je n' som-  
mes pas docteurs ; mais j'ons de la concubi-  
naison.

*M. Recto.* Ma foi , la mère , il ya des doc-  
teurs qui ne raisonnent pas mieux que vous.

*M. Bridoie.* C'est bien vrai : mais , pour-  
tant , on dit que c'est la nation qu'est sou-  
veraine en France , et que , s'il falloit qu'elle  
se soumette en quelque chose au pape , elle  
ne seroit plus souveraine.

*La mère Duchesne.* Comm'ce bougre-là est  
têtu ! Hé ben , foutre , je n'sais pas si c'est  
la nation qu'est souveraine , oui ou non.



Mais ce que j'sais ben , c'est que quand on disoit que c'étoit le roi , j'étois mieux qu'je n'sommes ; et c'ti-là est un foutu ennemi de la nation , qui dit le contraire.

*M. Recto.* A la bonne heure , que la nation soit souveraine ; on ne dit pas non. Mais elle n'est souveraine que dans le gouvernement civil. Pour tout ce qui est de la religion , elle n'a de vraie autorité que pour la protéger. Du reste , elle doit être soumise , comme vous et moi , à l'église et au pape , si elle veut être catholique.

*M. Bridioie.* Ma foi , je n'avois jamais entendu dire tout ça. Vous parlez si bien l'un et l'autre , que j'ai envie de penser comme vous et que je crois que c'est le meilleur parti.

*La mère Duchesne.* C'est qu'tout ça est la vérité , foutre : et on ne peut s'empêcher de dire que tous ces prêtres qui ont fait serment de soutenir le contraire qu'est dans c'te constitution , et quin'ont fait ça qu'pour conserver leur soupe , ou pour parvenir , sont des parjures et d's apostats. Aussi , qu'on voie si c'n'est pas tous ceux que j'respectons le plus , et qui faisons mieux leur devoir , qui ont tenu bon à n'pas le faire ? Ça crève les yeux , foutre. Et j'dis que n'y a qu'la crainte d'un enfer qu'a pu leur donner c'courage-là : car , enfin , j'en



sais pus d'un qui sont chargés d'famille ,  
et qui , pour c'te gueuserie-là , sont foutus ,  
à n'avoir pus d'quoi mettre sous la dent ,  
et qui , pourtant , aiment mieux ça que  
d'jurer , foutre. Hé ben ! le bon Dieu aura  
soin d'eux , c'est moi qui l'dit.

*M. Recto.* En vérité , je vous écoute-  
rois volontiers jusqu'à demain. Mais il se  
fait tard.....

*M. Tournemine.* Que diable , achevons  
c'te bouteille : faut-y la laisser là ?

*M. Bridoie.* Allons , verse pendant que  
je vas payer.

*M. Recto.* Ah ! je veux au moins payer  
pour la mère Duchesne et moi. ( Ici M. Bri-  
doie veut faire voir qu'il a dû savoir vivre ).

*La mère Duchesne.* Allons, Messieurs , pas  
tant de façon : diable m'emporte , c'est pire  
qu'un district.

*M. Tournemine.* Hem.... buvons tou-  
jours , et allons-nous en cheux nous.

*La cérémonie faite, chacun s'en fut coucher.*



